Ami du Clergé du 9 juin 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXIX. *Solennité de S. Pierre et S. Paul :* La cité sur la montagne, 177.

A l'école des Saints. — *S. Louis de Gonzague* (21 juin) : Ses Madones, 178. — *S. Jean-Baptiste* (24 juin) : Fils de Marie, 180. — *S. Pierre et S. Paul* (29 juin) : Evangélisateurs et martyrs, 182.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXIII. Les Carolingiens et l'époque féodale, 183.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXIX

Solennité de S. Pierre et S. Paul

LA CITÉ SUR LA MONTAGNE

Mes frères,

En son premier discours, sur la montagne, Jésus disait à la foule : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée ; et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi votre lumière brille devant les hommes afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Mat., v, 14, 16).

Et voici le dernier, aux apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (xxviii, 19, 20).

Le Fils de Dieu, Parole, Lumière, s'est fait chair pour éclairer le monde. Remonté aux cieux, il prolonge, par les siens, cette œuvre de lumière.

Cette fête qui commémore le glorieux martyre des saints apôtres Pierre et Paul, colonnes de l'Eglise et lumières du monde, est la fête de l'Eglise. C'est pour elle, en premier lieu, que nous offrons le sacrifice divin. C'est en admirant sa splendeur d'Epouse unique et féconde du Christ que, fiers de lui appartenir, vous aspirerez à devenir, vous aussi, ses apôtres et à lui gagner vos frères, chaînons nouveaux d'une tradition apostolique.

Reine des Apôtres, priez pour nous !

I. — *La première des intentions de messe*

Au jour de l'ordination des prêtres, après d'admirables prières qui implorent pour eux l'Esprit de sainteté, après le *Veni, Creator* et la consécration des mains, l'évêque présente à chacun un calice contenant du vin et de l'eau et une patène sur laquelle se trouve une hostie et il leur dit : « Recevez le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu et de célébrer les messes, tant pour les vivants que pour les morts. Au nom du Seigneur. » Aussitôt les nouveaux prêtres célèbrent la messe ensemble, en même temps que l'évêque.

Après l'Offertoire ou offrande des « oblats », pain et vin, et la Préface, commence le Canon, partie immuable du sacrifice. *Te igitur...* Ce début du Canon correspond à l'antique récitation des diptyques, ou tablettes, où étaient inscrits les noms des vivants et des morts qu'on recommandait à Dieu ou des saints dont on faisait mémoire.

Mais avant le *Memento* des vivants et des assistants, nous prions « avant tout » le Père tout miséricordieux, par Jésus-Christ, son Fils, et nous lui offrons ces oblations pures « pour son Eglise sainte, catholique, afin qu'il lui plaise de lui donner la paix, de la conserver, de la maintenir dans l'unité et de la gouverner par toute la terre, en union avec notre Pape Pie, notre évêque et tous les orthodoxes (fidèles de la vraie foi) et tous ceux qui professent la foi catholique et apostolique. »

Ainsi une prière permanente, une offrande d'un prix infini s'élèvent à toutes les secondes du jour, avant tout pour la Sainte Eglise de Dieu. Avant vos intentions personnelles, avant même le salut de votre âme, la santé de votre corps, le bien de votre famille, la délivrance de vos morts, m. f., prions pour la Sainte Eglise de Dieu *(Ecclesia tua)*, l'Epouse unique et glorieuse de Jésus-Christ, qu'il veut sainte et immaculée. Qu'elle apparaisse au monde paisible, prospère et féconde en l'unité de la foi et de l'action, humble dans les temps favorables et forte dans l'adversité, riche, comme son Maître, de grâce, d'amour et de miracles, afin que les yeux de l'étranger qui de l'extérieur la contemplent soient saisis d'admiration, comme ceux du touriste à l'approche d'une de nos cathédrales, que ses lèvres proclament : « Oh ! la belle basilique ! » et que, pénétrant dans le temple, il y découvre cette splendeur cachée, cette ferveur de vie intérieure dont nous vivons, nous, les enfants de la maison, et que nous chantons en notre liturgie, cette flamme ardente qui forcera son attention et gagnera son amour !

Une ville haut située ne peut être cachée.

C'est pourquoi le prêtre, ministre de l'Eglise, monte en chaire, signifiant par là qu'il doit, par une vertu supérieure, « édifier » les âmes et la cité des âmes. Qu'ainsi votre lumière, celle de vos œuvres de vertu, de dévouement brille, afin que la lumière éclaire tous vos frères et que s'édifie la « basilique » spirituelle, le Royaume, par de perpétuels agrandissements.

II. — *Un grand signe parut dans le ciel*

Vous connaissez l'image splendide que nous présente l'Apocalypse : « Une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête... » (Apoc., xii). On l'applique très souvent à la Sainte Vierge. Mais elle convient aussi pour représenter l'Eglise, épouse glorieuse du Christ, exposée aux attaques continuelles du démon, mais protégée par la puissance de Dieu, par le sang de l'Agneau et le témoignage des martyrs. Il en fut ainsi au temps de la première persécution. Les Actes des Apôtres nous l'apprennent où nous lisons qu'une prière incessante montait de l'Eglise vers Dieu pour Pierre en prison. La nuit même du jour où il devait paraître au tribunal, un ange du Seigneur parut et une lumière brilla dans le cachot. « Lève-toi vite » dit l'ange, et les chaînes tombèrent de ses mains.

Il en fut ainsi en toutes les persécutions. Le sang des martyrs a été semence de chrétienté nouvelle. La

charité ne meurt pas et c'est précisément dans la charité, le double amour de Dieu et du prochain que sont affermis les ministres de l'Eglise. « Ils sont choisis comme coadjuteurs de Moïse et des douze apôtres, figures des évêques catholiques. »

En leur enseignement et leur vie pure, l'Eglise doit trouver un sujet constant de joie et un principe de développement. Elevés si haut, ne sont-ils pas, en premier lieu, la ville bâtie sur les sommets ? « Il lui a plu de révéler en moi son Fils... Les peuples ont reconnu la grâce de Dieu qui m'a été donnée... La grâce en moi n'a pas été stérile, mais cette grâce demeure toujours en moi », écrit S. Paul (Gal., I, 16 ; II, 9).

La révélation de Dieu dans le cœur des apôtres, des évêques et des prêtres, voilà bien le signe « reconnaissable », indubitable, divin, de cette lumière dont la femme était revêtue. Ils ne sont pas la lumière, mais ils sont envoyés pour rendre témoignage à la lumière. O Paul, ô Docteur incomparable, formez-nous et vers le ciel, avec vous, élevez notre cœur ! Mon Dieu, donnez-nous des saints !

III. — *La Cité sur le roc*

Dieu aurait pu sans doute nous conduire à la vérité par nos déductions particulières ou des révélations faites à chacun. Mais il a voulu que chaque âme fît le discernement de la vérité, non point seule, mais avec tout le Corps auquel elle appartient et toute la communion catholique à laquelle son jugement doit être soumis. Nous sommes membres d'un corps : l'œil ou le doigt sont-ils raisonnables de se séparer du corps ? Cherchons ensemble le bon chemin. Nous trouverons une règle infaillible dans le consentement unanime et perpétuel de l'Eglise unie à son chef, qu'elle soit assemblée en conseil ou dispersée par toute la terre, mais toujours enseignée par lui. En effet :

1° La confession de Pierre, à Césarée, fut suivie de la proclamation de sa primauté. « *Tu es Petrus* », primauté d'ordre et de juridiction et non seulement d'honneur, puisque les clés du royaume des cieux lui sont promises, ainsi que le pouvoir de tout lier et de tout délier, pouvoir sur les âmes.

2° Il y eut, dès le début de l'Eglise, des évêques chargés d'ordonner des prêtres, de les gouverner et de les juger, au besoin (I Tim., V, 19 ; cf. Tit., I, V). Ceci est une vérité de foi.

3° La communion de foi des évêques avec le Pontife romain est attestée par les plus anciens témoignages. Ecoutez S. Irénée, évêque de Lyon et originaire de Smyrne, où il fut disciple de S. Polycarpe et par lui de S. Jean : « La foi seule vraie et vivifiante est la propriété exclusive des Eglises qui remontent jusqu'aux apôtres, les *ecclesiæ principales*. Mais comme il serait trop long de donner la succession des évêques de toutes les Eglises, nous ne nous occuperons que de la plus grande et de la plus ancienne, connue de tous, de l'Eglise fondée et constituée à Rome par les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul. C'est avec cette Eglise, en raison de sa prééminence supérieure que doit être d'accord toute l'Eglise. » L'importance de Rome comme garante de l'unité doctrinale était ainsi proclamée en Gaule, à la fin du IIe s., par un évêque originaire d'Orient.

4° Particulièrement remarquable est le témoignage de S. Cyprien, évêque de Carthage qui, vers l'an 250, écrivait son traité : « *De l'Unité de l'Eglise catholique* ». L'évêque est dans chaque Eglise, en tant que successeur des apôtres, le lien et le mainteneur de l'unité. L'épiscopat forme d'ailleurs un tout et l'union des évêques entre eux, et avec tous les fidèles, voilà le signe même de la véritable orthodoxie : « C'est sur un seul que le Christ a édifié l'Eglise. Celui qui ne s'attache pas à cette unité de l'Eglise croit-il qu'il reste attaché à la foi ? Il n'y a qu'un seul corps, un seul esprit, une seule espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu (Eph., IV, 4-6). L'Eglise de Dieu diffuse dans l'univers entier les rayons de sa lumière, mais une est la lumière qui se répand ainsi. Elle étend partout ses rameaux d'une vitalité puissante, elle épanche au loin ses eaux surabondantes. Il n'y a cependant qu'une seule source, qu'une seule mère, riche des réussites successives de sa fécondité. C'est elle qui nous engendre, c'est son lait qui nous nourrit, c'est son esprit qui nous anime. c'est elle qui remet au Royaume les fils qu'elle a engendrés. »

* *

Avec la multitude de nos pères et de nos frères dans la foi, récitons cette prière liturgique du Ier siècle :

« Comme ce pain, comme ce vin, en grains nombreux, étaient disséminés sur les coteaux et dans les vallons, puis cueillis n'ont plus fait qu'un.

Rassemble, ô Seigneur, ton Eglise des races, des cités et des bourgs, des derniers points de l'univers, remplis-la de sainteté, fais-la vivre une et seule en ton seul Amour.

Comme aux profondeurs de l'éternité, Père, Fils, Esprit, en un seul Vivant tous trois vous vivez, ineffable Trinité. »

Ainsi se remplira, sous la direction du Pêcheur, successeur de S. Pierre, le filet mystique prophétisé au pêcheur de Galilée : « Désormais, ce sont des hommes que tu prendras. » *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Louis de Gonzague
(21 mai)

SES MADONES

On a soudain découvert qu'on faisait de S. Louis de Gonzague des statues en sucre. Dans un panégyrique du patron de la jeunesse, prononcé à la cathédrale de Saint-Dié (21-6-31), Mgr Marmottin remarquait : « Il est peu de saints dont les biographes aient plus dénaturé le caractère et la physionomie que S. Louis de Gonzague. On le prend d'ordinaire pour un petit saint très doux, pour un enfant très sage, perdu en Dieu dans une continuelle extase et dont la vertu, toute naturelle et comme instinctive, a grandi sans effort. » En replaçant la vie de notre saint dans le climat de Florence, la belle et la sensuelle, du XVIe siècle, le P. Cyril Martindale a fait justice de cette illusion dans son *Saint Louis de Gonzague et la Renaissance italienne*.

On aurait pu s'en douter. Il n'y a pas de sainteté sans effort ni renoncement. Si S. Louis de Gonzague est avec S. Jean Berchmans et S. Stanislas Kostka un des « lis » de la Compagnie de Jésus, on devrait

bien se souvenir que ces lis épanouissent leur blancheur au milieu des épines : *sicut lilium inter spinas.*

D'où vient alors cette impression de fraîcheur, de spontanéité que donne la sainteté de S. Louis de Gonzague ? N'en doutons pas, tout particulièrement de sa tendre dévotion à la T. S. Vierge. En lui s'est réalisée l'expérience d'un autre saint, Louis-Marie de Montfort, qui écrit dans son *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge :*

« ...Il est bien vrai que les plus fidèles serviteurs de la Sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, reçoivent d'elle ses plus grandes grâces et faveurs du ciel, qui sont les croix ; mais je soutiens que ce sont aussi les serviteurs de Marie qui portent ces croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire ; et que ce qui arrêterait mille fois un autre ou le ferait tomber, ne les arrête pas une fois et les fait avancer, parce que cette bonne Mère est toute pleine de grâce et de l'onction du Saint-Esprit, confit toutes ces croix qu'elle leur taille, dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour, en sorte qu'ils les avalent joyeusement comme des noix confites, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes très amères... » (nº 134).

Aussi parlerons-nous de sa dévotion à la Sainte Vierge ou de ses Madones, de celles qui exercèrent une influence profonde aux étapes décisives de sa vie.

I. — *Notre-Dame de Lorette*

Louis de Gonzague vint au monde, le 9 mars 1568, au château-fort de Castiglione delle Stivière, près des bourgades de Solférino et de Villafranca, qui trois siècles plus tard allaient devenir fameuses.

C'était la première maternité de Marthe Santena. Elle aurait huit enfants. Mais la naissance de l'aîné faillit lui coûter la vie.

Alors, sous la menace de la mort, elle manda son mari et fit vœu de porter son enfant à Notre-Dame de Lorette. Tout danger disparut immédiatement. Louis se trouvait ainsi, à un titre spécial, par le vœu de sa mère et l'intervention miraculeuse de la Sainte Vierge, l'enfant de Marie.

Il ne l'oubliera pas. Toujours il témoignera d'une tendre dévotion à la Sainte Vierge, récitant à genoux son petit office alors très pratiqué et communiant dans ses sanctuaires. Et dix-sept ans plus tard, quand il fera route vers Rome pour entrer au noviciat des Jésuites, il ira en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette pour recommander sa naissance à la vie religieuse à Celle qui avait assuré sa naissance à la lumière de ce monde.

Ferdinand de Gonzague, le père de notre saint, fondait les plus grands espoirs sur cet aîné de la famille. Il rêvait pour lui d'un brillant avenir dans la carrière des armes. Pour lui assurer une forte instruction et une noble éducation, il l'envoya faire ses études à Florence.

II. — *La Vierge annoncée*

La Florence de la Renaissance italienne, c'était la ville du faste et des plaisirs. Mais c'était aussi la ville de *Sainte Marie des Fleurs,* de *Sainte Marie Nouvelle,* de la *Santissima Annunziata.*

C'est dans cette église de la Vierge de l'Annonciation, alors comme aujourd'hui le foyer florentin de la dévotion à Marie, qu'aimait à venir prier le jeune page du grand duc François de Médicis. Sa prière était déjà méditation et contemplation. A cette pratique de l'oraison l'avait initié le livre du P. Gaspard Loartès sur les *Mystères du Rosaire* et l'usage du chapelet dont on ne redira jamais assez qu'il est la grande école populaire de la méditation.

C'est là, devant l'autel de la Vierge que cet enfant de dix ans, plongé dans un milieu de péché, fit le vœu de la chasteté perpétuelle. Il avait demandé à la T. S. Vierge de lui indiquer ce qu'il pourrait lui offrir de plus agréable. Et il avait eu cette inspiration de se consacrer entièrement, corps et âme, en féal chevalier, à la Vierge de l'Annonciation si attachée à sa virginité.

Par fidélité à sa promesse, il n'est ni mortification qu'il ne s'imposera, jusqu'à tenir les yeux toujours baissés. Mais sa dévotion à Marie lui vaudra une sauvegarde privilégiée. Le saint cardinal Bellarmin attestera qu'il ne connut aucune révolte de la chair.

Pour lui, il ne cessera de bénir son séjour à Florence. Il appelait cette ville « la mère de sa piété ». Et il répétait : « Oh ! comme mon séjour à Florence fut pour mon âme un temps de salut. »

III. — *Notre-Dame du Bon Conseil*

A treize ans, le page du duc François de Médicis devient le page du prince don Jacques, fils aîné de Philippe II. Marie d'Autriche, la veuve de Maximilien II, a emmené en Espagne dona Marta et son époux et trois de leurs enfants. Aux dangers de la cour de Florence succèdent ceux de la cour de Madrid.

Mais la grâce de Marie est sur lui, qui est une grâce de pureté et d'innocence et une grâce d'ascension. Son vœu de l'Annonciation à Florence n'était qu'une première étape. La vocation au sacerdoce lui fut donnée.

Mais où serait-il prêtre ? Dans les rangs du clergé séculier, comme y consentait son père, parce que la voie vers les honneurs restait ouverte ? Serait-ce au contraire dans un Ordre religieux, chez les Carmes où il pourrait satisfaire ses désirs de contemplation, chez les Dominicains ou les Jésuites où il militerait pour l'extension du règne du Christ ?

La lecture du P. Canisius et les lettres de jésuites missionnaires orientaient son choix vers la jeune Compagnie de Jésus. Mais il voulut s'en remettre à la T. S. Vierge de décider de son avenir. Un jour d'Assomption 1583 qu'il avait communié dans la chapelle des jésuites de Madrid et qu'il prolongeait son action de grâces devant un tableau de la Sainte Vierge, il entendit intérieurement la voix de sa Mère du ciel qui répondait à sa prière et l'appelait à se faire Jésuite.

Depuis, cette ancienne image du Collège Impérial de Madrid, a reçu, en souvenir de la vocation de S. Louis, le vocable de *Notre-Dame du Bon Conseil.*

IV. — *Notre-Dame de la Consolation*

On le devine, pour répondre à sa vocation, le jeune Louis eut à vaincre l'opposition obstinée de son père dont ce fils aîné était l'orgueil et l'espoir. Ce n'est qu'après plusieurs années qu'il donna enfin son consentement. « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de ma famille ; mais puisque vous êtes assuré que Dieu veut autre chose, allez où le Seigneur vous appelle. »

Le 21 novembre 1585, S. Louis de Gonzague entrait, à Rome, au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il s'y fit tout de suite remarquer par un sin-

gulier mépris du monde, une observance scrupuleuse des moindres prescriptions de la règle, une grande charité pour tous ses frères, ce qui est le signe authentique de la charité envers Dieu. De cette charité, il allait être le martyr.

En 1591, la peste ravagea Rome. Il fut des premiers volontaires à se mettre au service des malades. « Imaginez-vous, disait-il à un de ses confrères, que la Bienh. Vierge Marie nous offre son Fils couvert de plaies. »

Le Père Recteur crut devoir modérer tant de zèle. Ses religieux succombaient les uns après les autres, victimes de l'épidémie. Mais devant le dévouement du jeune religieux, il céda et lui assigna même le poste le plus dangereux, cet hôpital de Notre-Dame de la Consolation où l'on n'admettait que les contagieux.

Un jour qu'il se rendait à cet hôpital, il trouva un malade étendu sur la chaussée. Il le prit dans ses bras et le soigna comme une mère. Mais il prit en même temps le mal qui le consuma lentement, pendant trois mois de souffrances, supportées héroïquement.

Cette mort survint le 21 juin 1591. Une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Je compte sur la divine miséricorde, sur le sang précieux de Jésus, sur la protection de la Sainte Vierge, ma Mère. »

Ne mourait-il pas pour avoir vu, dans ces malades, Jésus couvert de plaies que lui offrait Notre-Dame de la Consolation ?

* *

Humainement on reste confondu devant une pareille destinée si tôt brisée. Que n'eut pas donné à l'Eglise et à sa Société la longue carrière de ce religieux déjà si grand en sainteté ? Le profane ne peut que déplorer le scandale de pareilles fatalités.

Mais ce n'est pas la longueur de l'existence, c'est sa valeur qui donne la mesure d'une âme. C'est le cas de répéter la parole de la Sagesse : *Consummatus in brevi explevit tempora multa*, arrivé en peu de temps à la perfection, il a fourni une longue carrière (IV, 13) ou comme a dit le poète :

Qu'importe que plus tôt ou que plus tard on meure ?
Cent ans d'oisiveté ne valent pas une heure
Que l'on a su bien employer.

Dieu compte non le nombre des années, mais le nombre des mérites.

Et il a ses desseins. Il entrait dans ses vues de donner à la jeunesse pour modèle un saint de son âge. En le canonisant en 1726, Benoît XIII l'a proclamé le patron de la jeunesse et tout particulièrement des étudiants.

Chers jeunes gens, qu'il soit donc votre protecteur. Mais un patron, en français, ce n'est pas seulement un chef c'est aussi un modèle. Qu'il vous soit donc un idéal.

Et entre toutes les vertus viriles dont la jeunesse de S. Louis de Gonzague vous donne l'exemple, aimez entre toutes et pratiquez : le culte de la pureté de l'âme, la générosité dans le sacrifice, la fidélité aux indications de Dieu sur votre avenir ; mais aimez et pratiquez surtout sa grande dévotion à la Sainte Vierge. Cette dévotion peut vous paraître de prime abord fleurette d'une piété sentimentale. Si elle est vraie : c'est-à-dire amour profond de la mère, de cette mère de notre vie divine, elle est, comme l'amour de la maman de la terre et plus encore, inspiratrice de dignité, de vertu, de sacrifice justement par amour de cette mère qui est le sentiment le plus profond et le plus obéi du cœur de l'homme et qui lui rend toute chose facile. Pour sa mère, que ne ferait-on pas et avec quel élan ?

Saint Jean-Baptiste
(24 juin)

FILS DE MARIE

Juin n'inscrit dans son calendrier aucune fête de la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge n'en est pas moins, de toutes les grandes fêtes mobiles qui se déroulent habituellement pendant ce mois : de la fête de la T. S. Trinité, dont elle est le temple auguste et le complément terrestre ; de la Fête-Dieu, elle que nous nommons Notre-Dame du Saint-Sacrement ; du Sacré-Cœur, puisque le cœur de Jésus a été formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Bienh. Vierge Marie. Elle est aussi de cette fête, si populaire en France, de la Saint-Jean que nous célébrons aujourd'hui.

Célébrons donc cette fête de la St-Jean de l'année mariale en racontant l'histoire miraculeuse de Marie à la naissance du Précurseur. Les poètes ont imaginé de placer des fées près du berceau des héros de leurs légendes. Dieu a mis beaucoup mieux près de celui de S. Jean : la présence de sa Très Sainte Mère.

On a publié un livre qui a pour titre « *Les deux Jean* » [1]. Ces deux Jean, ce sont le Baptiste et l'Evangéliste. Et il faut reconnaître qu'ils sont bien faits pour être accouplés dans un même dyptique ces deux Jean qui ont entre autres ce trait commun d'être les fils privilégiés de Marie : *Ecce filius tuus !*

Oui, Jean-Baptiste aussi est le *fils spirituel* de Marie ; il est même son *fils adoptif premier-né ;* bien plus son *fils le plus illustre* par le miracle de sa naissance de grâce.

I. — *Son fils spirituel*

Tous nous sommes les enfants de Marie : Marie est Mère de Dieu et Mère des hommes. Mais il en est qui le sont à un titre particulier : par désignation divine officielle, comme l'apôtre S. Jean au pied de la croix ; par protection spéciale de la Vierge comme un S. Dominique, un S. L.-M. de Montfort, un S. Alphonse de Liguori ; par vocation ou par élection d'amour, comme tant de religieuses placées sous l'invocation d'un mystère ou d'un vocable de la Sainte Vierge et parmi nos jeunes gens et jeunes filles, ceux qui se font gloire d'être ses congréganistes, celles qui arborent le nom d'Enfants de Marie. S. Jean-Baptiste est de cette lignée.

L'Eglise assimile les relations nées du baptême aux liens qui résultent de la communauté du sang : il existe pour elle une parenté spirituelle entre le baptisé et celui qui lui a conféré le baptême, et le parrain ou la marraine qui ont eu à répondre en son nom.

Elle est un peu de cet ordre, et encore plus étroite, la parenté spéciale de la Vierge et de S. Jean. Il n'a pas reçu pour sa sanctification un baptême non encore institué, mais, comme le rapporte le récit de la Visitation, c'est la T. S. Vierge que Dieu a choisi

[1] Par Jules-Philippe Heuzey (Mme Georges Goyau).

pour être le moyen, l'instrument, et comme le sacrement de la sanctification de son Précurseur.

La Vierge de Nazareth s'en vient rendre visite à sa parente Elisabeth ; dès que celle-ci « eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein » et elle s'écria, sous l'inspiration du Saint-Esprit : « Votre voix, lorsqu'elle m'a saluée, n'a pas plutôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein » (Luc, I, 41 et 44). Tressaillement et exultation qui avertissent Elisabeth du miracle qui vient de s'accomplir en Marie. A la voix de celle qu'elle acclame « bénie entre les femmes et Mère de son Seigneur », son enfant vient d'être purifié du péché originel et sanctifié par l'effusion de la grâce.

Le Sauveur que la Vierge portait dans son sein aurait pu sanctifier le Précurseur à distance comme à distance il guérit la fille de la Chananéenne ; il aurait pu le sanctifier par sa seule présence, dès la rencontre des deux femmes, avant que Marie ait ouvert la bouche comme par sa seule présence, sans mot dire, il changea l'eau en vin aux noces de Cana ; il a voulu se servir de l'action de Marie pour faire de son Précurseur, à un titre spécial, le fils spirituel de Marie.

II. — *Son fils spirituel premier-né*

Son fils spirituel et son fils spirituel premier-né. C'est au Calvaire, par sa participation au sacrifice de notre rédemption, que la Sainte Vierge devient plus pleinement et plus parfaitement Mère des hommes et c'est au Calvaire que sa maternité spirituelle est proclamée par N.-S. lui-même : « Femme, voici votre fils... Voici votre Mère » (Jo., XIX, 26, 27). Pourtant, dès l'Annonciation, par son consentement libre à être la Mère du Sauveur et à en prendre toutes les conséquences, déjà elle est véritablement et réellement notre Mère, si bien qu'elle le serait de ce seul fait, même si elle était morte immédiatement après la naissance de Jésus ou avant son immolation sur la croix. Voilà ce qu'entendent les saints quand ils nous disent, avec S. L.-M. de Montfort, que la Sainte Vierge nous a tous conçus spirituellement à l'Annonciation et qu'elle nous a tous enfantés spirituellement au Calvaire.

Puisqu'elle est déjà en toute réalité mère des hommes depuis l'Annonciation, elle commence de les engendrer à leur vie surnaturelle, à la foi et à la grâce, avant la rédemption accomplie, grâce seulement à cette rédemption prévue et maintenant en cours. Ainsi, à Cana, elle procure aux premiers disciples de Jésus, par sa charité et son intervention, la foi qui justifie et fait d'eux les enfants de Dieu et ses enfants. « Ce fut là le premier miracle de Jésus, à Cana de Galilée ; il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (Jo., II, 11).

Mais ces disciples eux-mêmes n'étaient que des cadets de sa grande famille. L'aîné, le premier fruit de sa maternité adoptive, les prémices du sacrifice d'elle-même à la cause de notre salut, c'est Jean-Baptiste, le Précurseur. Sitôt l'ange de l'Annonciation disparu, et le Fils de Dieu incarné dans son sein, elle part en toute hâte, *cum festinatione*, comme électrisée par un mouvement de l'Esprit-Saint, qui, sous le couvert de services à rendre à Elisabeth, la presse de se donner en Jean-Baptiste attendu le premier-né de sa maternité spirituelle pour qu'il apparaisse bien dans la suite que son *Fiat* a fait d'elle à la fois la Mère de Dieu et la mère des hommes.

On peut rêver longuement des tendresses de Marie pour cet aîné de son cœur. J'aime ces peintures familiales qui nous représentent le petit Jésus et le petit S. Jean qui se rapprochent et se tiennent sur les genoux de la Vierge. C'est l'image de toute la maternité de la Vierge, Mère de Dieu et mère des hommes.

III. — *Son fils spirituel le plus illustre*

Et cette tendresse particulière — qui ne nous lèse en rien — « chacun en a sa part et tous l'ont tout entier » ne s'explique que trop bien. Ce premier-né est aussi le plus illustre. Il est l'enfant du miracle.

Dans le si beau témoignage en faveur de Jean-Baptiste devant la foule, après l'interview que lui avaient demandée les délégués du Précurseur, détenu dans les prisons d'Hérode, N.-S. déclarera : « En vérité, je vous le dis : parmi ceux qui sont nés de la femme, nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste » (Mat., XI, 2). Jésus n'avait pas l'intention de dresser le palmarès de la sainteté ; il ne voulait que mettre en relief le rôle prééminent du Précurseur sur celui de tous les prophètes : « Personne, veut-il dire, n'a été suscité par vocation divine, pour un ministère aussi excellent. »

Mais il est vrai aussi de dire et de comprendre à la lettre que de ceux qui sont nés de la femme nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste. Les autres enfants des hommes naissent avec le péché, sous la domination du démon, séparés de Dieu. S. Jean, miraculeusement purifié et sanctifié dès le sein de sa mère à la voix de Marie, est venu au monde avec la grâce, libéré de l'emprise de Satan, grand de la grandeur des enfants de Dieu.

Il y eut, certes, sanctification plus miraculeuse, celle de la Sainte Vierge. Non pas quelques mois avant sa naissance, comme Jean, mais dès le tout premier instant de sa conception elle est sainte, elle est pure, elle est immaculée. Mais Marie est dans un ordre à part.

Peut-être quelques autres saints, S. Joseph par exemple, ont-ils joui du même privilège que S. Jean ? Beaucoup le pensent et non sans raison. Mais c'est de S. Jean-Baptiste seulement que nous savons de science indubitable, par la foi, qu'il fut rempli de l'Esprit-Saint même avant que de naître, comme il avait été révélé à son père Zacharie.

Aussi est-il le seul qui partage avec Notre-Seigneur et Notre-Dame l'honneur de voir célébrer par l'Eglise sa naissance humaine. Pour les autres, même les plus grands, nous fêtons leur « naissance au ciel », le jour de leur mort sur la terre. L'ange avait dit à Zacharie : « Beaucoup se réjouiront à sa naissance » (Luc, I, 14) ; la prophétie avait une ampleur insoupçonnée comme pour la Vierge Marie, dont il est le fils spirituel, le premier-né et le plus illustre par sa naissance à la vie surnaturelle. Ce sont toutes les générations qui se réjouissent au jour de sa nativité.

* *

Réjouissons-nous des privilèges de S. Jean-Baptiste, de l'immense gloire qui en revient à la Sainte Vierge dont il est le chef-d'œuvre de grâce,... et aussi de toutes les maternelles influences de Marie sur nous qu'il préfigure.

S. Jean-Baptiste est le prototype de notre filiation spirituelle de Marie. C'est sur le modèle de ce premier-né que Dieu nous a faits ses enfants par la

médiation de grâce de la T. S. Vierge. Ses œuvres initiales sont des coups de maître et non des essais, des ébauches, des tâtonnements : « Dieu ayant voulu commencer et achever ses plus grands ouvrages par la T. S. Vierge depuis qu'il l'a formée, il est à croire qu'il ne changera pas de conduite dans les siècles des siècles car il est Dieu et ne change point en sa conduite ni en ses sentiments »)*Vraie dévotion...*, nº 15).

Continuez donc d'entretenir en vous la dévotion à votre Mère, confiez-vous de plus en plus à elle, abandonnez-vous à elle, et soyez sûrs d'être en bonnes mains dans les mains maternelles que Dieu vous a prédestinées, pour rester toujours et devenir de plus en plus de bons chrétiens, des fils selon son cœur et dignes de lui.

Saint Pierre et Saint Paul

ÉVANGÉLISATEURS ET MARTYRS

(29 juin)

Nous célébrons le même jour les deux apôtres S. Pierre et S. Paul.

Il y a bien au lendemain de cette fête un jour spécialement dédié au souvenir de S. Paul. Mais il ne porte que le nom de Commémoration. Et, historiquement, ce souvenir particulier de Paul n'a qu'une origine utilitaire : S. Grégoire le Grand décida que le 29 juin serait consacré à S. Pierre et le 30 à S. Paul, pour épargner au clergé et aux fidèles la grande fatigue que représentait pour eux la visite le même jour, sous la lourde chaleur de l'été romain, des deux basiliques très distantes l'une de l'autre de St-Pierre au Vatican et de St-Paul hors-les-murs.

Ainsi donc leur fête se trouve fixée au même jour. Et les deux cultes sont généralement conjugués. La statue de S. Paul fait presque toujours pendant à celle de S. Pierre ; les deux apôtres patronnent ensemble les mêmes églises et les mêmes monastères ; ils ont un sceau commun, *signa Apostolorum*, ordinairement les clefs de S. Pierre en sautoir supportées par l'épée, en pal, de S. Paul.

Malgré l'éclat de l'apostolat de S. Paul, qui lui a mérité d'être appelé « l'Apôtre » comme de son nom propre, n'y a-t-il pas là sujet d'étonnement ? Car enfin Pierre c'est le chef qui a primauté effective sur tous les autres. Et Paul ne s'avoue-t-il pas lui-même le moindre des apôtres, bien plus, une « sorte d'avorton » ? (I Cor., XV, 8 et 9).

Pourtant on comprend que l'Eglise romaine les associe dans une même vénération.

Pourquoi ?

Au double titre qu'ils partagent d'*évangélisateurs* et de *martyrs* de l'Eglise de Rome. Tous les deux, et seuls parmi les apôtres, y ont prêché l'Evangile jusqu'au témoignage de leur sang. Ils furent ensemble les fondateurs de l'Eglise, mère de toutes les Eglises.

I. — *Evangélisateurs de Rome*

Rome unit dans une même fête et un même culte S. Pierre et S. Paul, parce qu'elle reconnaît en eux les deux apôtres qui lui ont apporté l'Evangile. Ils furent ses premiers missionnaires qui fondèrent la communauté chrétienne. Ils sont pour elle ses Pères dans la foi comme dans chaque pays les premiers porteurs de l'Evangile.

Il semble bien que S. Pierre vint à Rome peu d'années après l'Ascension de Notre-Seigneur. Des prosélytes romains, témoins du miracle de la Pentecôte et des soldats du corps de volontaires caserné à Césarée — dont faisait partie le centurion Corneille — de retour à Rome, avaient fait connaître la religion nouvelle dans la capitale de l'Empire. Un édit impérial de l'an 51 qui expulsait les juifs mit fin à ce premier séjour de Pierre à Rome, qui peut avoir duré une dizaine d'années, de 41 environ à 51.

Vers 63 ou 64, le chef des apôtres revenait établir le centre de son apostolat dans cette ville de tous les vices qu'il désigne du nom de Babylone dans sa première épître. Le pape S. Clément, qui écrivait trente ans seulement après le martyre de S. Pierre ; au siècle suivant : S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Denys de Corinthe, les monuments mis au jour par les archéologues attestent unanimement cette présence de Pierre à Rome. Rationalistes et protestants qui la niaient autrefois « en vertu de préjugés... tendancieux », reconnaissent aujourd'hui ce fait capital pour la primauté de Rome.

Pour S. Paul, on peut suivre par ses lettres et par les monuments qui les consacrent, les deux séjours qu'il fit également à Rome comme S. Pierre.

Voici *Santa Maria in via lata*, où il endura pendant deux ans sa première captivité. Les chrétiens de Rome étaient venus à sa rencontre sur le Forum d'Appius et ils continuèrent de venir près de lui dans sa prison, qui était plutôt une résidence surveillée, gardée par un soldat. Il recevait et prêchait même en dehors.

Voici la prison Mamertine où il fut jeté plus tard avec S. Pierre lors d'une seconde arrestation après ses prédications en Espagne et en Orient.

Cette double captivité successive de S. Paul à Rome comblait un de ses plus chers désirs. Depuis longtemps il brûlait de voir Rome (Act., XIX, 21 ; Rom., I, 11-15 ; XV, 23). Il avait le pressentiment du rôle que jouerait la capitale de l'empire pour la diffusion de l'Evangile.

Aussi bien n'avait-il pas attendu de pouvoir faire le voyage de Rome pour prêcher Jésus-Christ. Dès 58, au cours d'un séjour à Corinthe, il avait écrit sa lettre aux Romains. Et dans cette épître admirable se trouvent exposées les vérités principales de la religion.

Aussi la piété romaine ne les a plus séparés : ils sont pour les survivants immédiats les deux fondateurs de l'Eglise de Rome.

Le pape S. Clément écrit à son peuple : « ...Ce n'est pas qu'une prière que je vous adresse ; je ne vous commande pas comme Pierre et Paul ; ils étaient apôtres... »

S. Irénée, disciple de S. Polycarpe et par lui de S. Jean, parle du temps où « Pierre et Paul prêchaient le Christ à Rome et qu'ils jetaient les fondements de l'Eglise. »

Caïus dit aux hérétiques de son temps, les Montanistes : « Je puis vous montrer les monuments des apôtres ; que vous veniez au Vatican ou sur la voie d'Ostie, vous aurez sous les yeux les monuments des fondateurs de notre Eglise. »

II. — *Martyrs de Rome*

Honorés par Rome comme les fondateurs de son Eglise, S. Pierre et S. Paul le furent d'abord comme ses martyrs.

En effet, le culte des saints dans l'Eglise apparaît primitivement comme le culte de ses martyrs. Ensuite l'Eglise a fait place dans son calendrier aux pontifes, aux confesseurs, aux vierges. D'abord elle

honora ceux qui avaient apporté au Christ le témoignage de leur sang, et c'est à Rome que, seuls parmi les saints apôtres, Pierre et Paul ont subi le martyre.

Lors de son second séjour à Rome, Pierre fut englobé dans la persécution du sinistre Néron. C'est là qu'il fut mis à mort, en 67, crucifié la tête en bas, comme le raconte Origène et comme le représente l'iconographie de son martyre. Sur ce lieu de son supplice s'élève aujourd'hui sa basilique du Vatican.

Ainsi se réalisa la prophétie par laquelle Notre-Seigneur avait annoncé d'une manière si précise le crucifiement de son apôtre comme nous le rapporte S. Jean (XXI, 18-19) : «En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. » Et la preuve que S. Jean avait bien compris le sens des paroles de son Maître, c'est qu'il ajoute : « Il dit cela, indiquant par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. »

Quant à Paul, qui avait quitté Rome après son acquittement et repris, infatigable, ses courses apostoliques, il fut de nouveau arrêté peu d'années après. D'après une tradition — que beaucoup d'historiens contestent parce que les documents qui la rapportent ne datent que du V[e] ou VI[e] siècle — il aurait été jeté avec S. Pierre, comme nous l'avons dit, dans la prison Mamertine où les deux illustres prisonniers auraient converti leurs geôliers, S. Procès et S. Martinien. Malgré ces incertitudes historiques, on ne manque pas de conduire à cette prison les pèlerins de Rome pour une station de piété qui évoque du moins la rigoureuse captivité qui précéda le martyre des deux grands apôtres.

Mais les pèlerins visitent aussi, et cette fois sans qu'aucun doute historique gêne leur piété, « aux eaux Salviennes, les fontaines qui chantent son martyre et à la Basilique hors-les-murs, la tombe où il partage la gloire fraternelle du Prince des Apôtres » (Edm. Joly, *Les chambres des Saints à Rome*, page 253). Comme S. Pierre, il fut victime de la persécution de Néron. En sa qualité de citoyen romain, titre dont il s'était prévalu devant Festus pour faire appel à César, il ne fut pas crucifié comme un vulgaire étranger, mais décapité et inhumé sur la voie d'Ostie.

Ainsi les deux évangélisateurs de Rome ont empourpré de leur sang la communauté chrétienne qu'ils avaient fondée. Unis dans l'apostolat, ils le furent dans le martyre. Comment, malgré la primauté donnée à Pierre par Notre-Seigneur, Rome perdrait-elle le souvenir de cette communauté de prédication et de sacrifice et comment au contraire n'aurait-elle pas à cœur de le prolonger dans la communauté d'une même vénération.

* *

Cette célébration par Rome de S. Pierre et de S. Paul, les fondateurs martyrs de son Eglise n'est pas seulement fête locale. Quand Paris, Lyon, Marseille fêtent leurs premiers évangélisateurs, pareille solennité reste dans les limites du diocèse. Mais Rome est la capitale du monde catholique ; nous appartenons tous à l'Eglise romaine ; nous ne pouvons rester indifférents au culte des deux apôtres qui ont fondé l'Eglise Mère et reine de toutes les Eglises.

Chantons donc les travaux, les combats et la gloire de ces deux frères d'apostolat et de martyre.

Mais surtout, particulièrement en ces heures difficiles, prions Dieu, par leur intercession, pour celui qui a mission de continuer leur tâche à la tête de l'Eglise du Christ. C'est souvent que nous prions officiellement pour le Pape : à la messe, aux bénédictions du Saint-Sacrement... Qu'aujourd'hui cette prière se fasse plus confiante à la pensée qu'elle monte unanime de tous les points de la terre où se dresse la croix du Christ !

Jésus lui-même a prié spécialement pour son apôtre Pierre. Il le lui a dit. N'était-ce pas pour nous inviter à le faire comme lui.

Et restons inébranlablement attachés dans notre foi et dans notre esprit à cette Eglise de Rome née de l'apostolat et du sang des deux grands apôtres S. Pierre et S. Paul.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXIII

LES CAROLINGIENS ET L'ÉPOQUE FÉODALE (752 à 1073)

Aujourd'hui nous étudierons la vie de l'Eglise pendant la période qui va de l'avènement des Carolingiens, avec Pépin le Bref, au pontificat de Grégoire VII, le fameux moine Hildebrand qui reçut Henri IV d'Allemagne à Canossa, en janvier 1077.

* *

La « *Période Carolingienne* » s'ouvre par deux événements de premier ordre : la formation de l'*Etat pontifical* et le rétablissement de l'*Empire d'Occident*. Ces deux faits d'ailleurs s'enchaînent et furent le résultat de l'alliance étroite qui se noua entre l'Eglise et l'Etat, alliance qui répondait à une nécessité du moment.

Pour remplir sa mission spirituelle et exercer sa juridiction suprême sur les jeunes Etats d'origine germanique, le chef de l'Eglise, le pape, avait besoin d'indépendance temporelle. Il lui fallait se sentir maître en son domaine. Mais une telle indépendance n'était possible qu'autant qu'elle serait garantie par un prince puissant, par un empereur chrétien, prêt à s'en faire le défenseur. Charlemagne devait être cet homme-là.

Le malheur — et ceci est très humain — c'est qu'il fut enclin à exagérer son rôle de défenseur de l'Eglise et à outrepasser ses droits. César est souvent tenté de s'attribuer des droits sur le domaine de Dieu ! Actuellement, depuis les accords du Latran, 11 février 1929, la question romaine est réglée. Le pape est « souverain » avec le minimum de pouvoir temporel et le maximum de pouvoir spirituel.

* *

I. — *Formation de l'Etat pontifical.* — L'ascension de la papauté au pouvoir temporel ne fut pas l'œuvre d'un jour. Elle s'est faite grâce à toute une suite de circonstances tant humaines que providentielles et par une marche lente et progressive dont voici les principales étapes : 1° En 330 sous Constantin et le pape S. Sylvestre ; — 2° En 754 sous Pépin le Bref et le pape Etienne II ; — 3° En 774 sous Charlemagne et le pape Adrien I[er].

1° Sous *Constantin*. La première étape a pour point de départ le moment même où Constantin